

# LA FRATERNITÉ ORTHODOXE ET LE 10<sup>E</sup> CONGRÈS D'EUROPE OCCIDENTALE (2000)

*Entretien avec le père Alexis STRUVE, (SOP 246, mars 2000) réalisé à partir d'une émission sur France-Culture, dans le cadre du programme "Orthodoxie", un entretien à bâtons rompus sur le 10e congrès orthodoxe d'Europe occidentale, qui s'est tenu à la Toussaint 1999 à Paray-le-Monial (Saône et Loire) (SOP 243.1), et sur la Fraternité orthodoxe, qui, depuis 1971, organise ces congrès.*

*Le père Alexis STRUVE, 41 ans, marié et père de quatre enfants, a fait des études d'économie et travaille dans un organisme d'aide à l'exportation, après avoir été, de 1988 à 1994, secrétaire général de l'ACAT (Action des chrétiens pour l'abolition de la torture). Ordonné prêtre le 28 novembre dernier, il exerce aujourd'hui son ministère pastoral dans la paroisse de la Crypte de la Sainte-Trinité, rue Daru, à Paris, paroisse fondée par son propre père, le père Pierre STRUVE (1925-1968) (SOP 234.9). Vice-président, de 1983 à 1986 (SOP 81.2), puis président, de 1986 à 1989 (SOP 111.3), de Syndesmos, fédération mondiale de la jeunesse orthodoxe, il est, depuis 1994, secrétaire général de la Fraternité orthodoxe en Europe occidentale, actuellement en fin de mandat.*

— Avant de parler du 10e congrès d'Europe occidentale, pourriez-vous nous rappeler ce qu'est la Fraternité orthodoxe ? Que représente-t-elle ? Depuis quand existe-t-elle ? Quels sont ses objectifs ?

— La Fraternité orthodoxe en Europe occidentale est née en 1960, autour d'une revue, *Contacts*, revue orthodoxe de théologie et de spiritualité qui, elle, a été fondée en 1949 par Jean Balzon. Le souci des fondateurs de la Fraternité — parmi lesquels le père Lev Gillet, le père Boris Bobrinskoy, Elisabeth Behr-Sigel, Olivier Clément, Paul Evdokimov — s'ancrait dans la constatation d'une situation difficile pour les orthodoxes vivant en Europe occidentale : une très grande dispersion, un morcellement "juridictionnel" (des diocèses émanant des différentes émigrations et se superposant désormais sur un même territoire), le rôle relativement important de la dimension nationale des divers pays d'origine — Russie et Grèce d'abord, puis Serbie, Roumanie, Liban... — et en même temps la montée du besoin d'une liturgie et d'une catéchèse en langue française, le besoin d'une orthodoxie locale dans laquelle puissent se retrouver tous les orthodoxes, quelles que soient leurs origines ou leurs options. Et au départ, rapprocher simplement des orthodoxes qui s'étaient jusque là souvent ignorés.

Nous-nous sommes rendu compte aussi qu'il fallait être aux côtés de nos évêques pour mettre en place avec eux des structures qui permettraient d'assurer la pastorale de nos propres enfants tout d'abord, mais aussi de témoigner de l'orthodoxie, d'essayer d'asseoir d'une manière ou d'une autre l'Eglise orthodoxe dans la société qui était désormais la nôtre, tout en ne mésestimant pas notre responsabilité vis-à-vis de nos Églises-mères en Europe de l'Est ou au Moyen-Orient, par exemple.

## **La Fraternité, un ensemble de services**

C'est donc, progressivement, tout un ensemble de services qui ont été soit directement créés par la Fraternité, soit largement assurés par nombre de ses membres, en collaboration avec les paroisses, les monastères, les mouvements de jeunesse existants ; présence orthodoxe dans les médias, création du Service orthodoxe de presse, catéchèse des disséminés, collection "Catéchèse orthodoxe" aux éditions du Cerf, traduction et adaptation des textes liturgiques, sessions d'initiation

au chant liturgique en langue française ou bien d'initiation aux Pères de l'Église, sessions de jeunes à Fenouillet, dans les Cévennes, création d'une sonothèque permettant de diffuser en cassettes cours et conférences de théologie, publication annuelle d'un Calendrier liturgique dont se servent aujourd'hui toutes les paroisses de langue française. La collection "Spiritualité orientale" des moines cisterciens de l'abbaye de Bellefontaine a longtemps fonctionné en partenariat avec la Fraternité. Un service comme la Formation théologique par correspondance (FTC), dont on connaît l'impact et qui est intégré maintenant à l'Institut Saint-Serge, lui aussi a été créé et assuré un certain temps par la Fraternité.

Initié par un petit groupe de prêtres et de laïcs, ce travail a très vite dépassé les frontières de l'Hexagone : pays francophones voisins d'abord – Belgique, Suisse mais aussi, en lien direct ou parallèlement, création d'une "Fraternité Saint-Nicolas" aux Pays-Bas, ou de la Fraternité Saint-Jean-Baptiste en Grande-Bretagne. Les besoins sont partout les mêmes, et l'esprit est le même, celui d'une conciliarité qui, tout en respectant les particularismes, se centrerait sur l'unité ecclésiale et la quête de "l'unique nécessaire" – "ni Grec, ni Juif, baptisés en un seul corps", celui du Christ "qui est tout et en tout". Quant aux modalités, elles varient selon les lieux. En Allemagne, par exemple, où les orthodoxes sont de l'ordre d'un million de fidèles, c'est à l'initiative des évêques eux-mêmes que se fait un important travail d'intégration, par le biais d'une Commission des Églises orthodoxes en Allemagne : introduction de l'instruction religieuse orthodoxe dans les écoles publiques – une épreuve d'instruction religieuse orthodoxe proposée au baccalauréat dans l'un des Länder ! –, création d'un mouvement unifié de jeunesse orthodoxe, d'un service de presse, etc.

En France même, la Fraternité s'est mise au service des disséminés. Bien des paroisses ont été revigorées, voire créées par des membres de la Fraternité qui ont également suscité des rencontres régionales – Journées orthodoxes de l'Ouest, du Sud-Ouest, du Sud-Est, de la région parisienne. Et depuis 1971, les congrès d'Europe occidentale...

### **Se rendre compte de l'universalité et de la catholicité de l'Église**

– Effectivement, nous venons de vivre, à Paray-le-Monial en novembre dernier, le 10e congrès orthodoxe d'Europe occidentale. Pouvez-vous nous dire ce que représentent ces congrès et comment ils s'inscrivent dans la vie de l'Église ?

– Je dirais que les congrès sont des temps forts de la vie de notre Église. Ils ont lieu tous les trois ans, la plupart du temps en France mais il y a déjà eu deux congrès en Belgique. Ces congrès rassemblent chaque fois entre 600 et 700 participants ; celui de Paray-le-Monial a créé la surprise : il y avait 850 personnes et encore avons-nous été obligés de refuser du monde, faute de places disponibles. Les gens viennent de toute l'Europe de l'Ouest, principalement de France, bien sûr mais également une centaine de participants du Benelux, presque autant de Grande-Bretagne, et aussi d'autres pays – de Suisse, d'Italie, d'Espagne, d'Allemagne, d'Irlande, du Danemark... Pour beaucoup d'entre eux c'est, je crois, la possibilité de sortir de leur contexte habituel, de leur petite communauté locale, un peu isolée, et de se rendre compte de l'universalité et de la catholicité de l'Église : que des gens parlant des langues différentes, priant dans des langues différentes, ayant des origines nationales différentes se retrouvent tous unis autour de la même coupe eucharistique. Partage, approfondissement de la foi, réflexion sur la manière dont on peut incarner cette foi aujourd'hui dans sa vie personnelle, dans sa vie familiale, dans la société largement sécularisée dans laquelle nous vivons.

Il y avait aussi à Paray-le-Monial une petite quinzaine de prêtres et de laïcs venus d'Europe de l'Est : Biélorussie, Ukraine, Roumanie, mais surtout de différentes régions de Russie. Et ceci est important pour nous, d'une part parce que nous avons besoin de nous nourrir à la source, auprès de personnes venant de pays traditionnellement — historiquement et culturellement — orthodoxes. Mais en même temps, je dirais que nous sommes aussi pour eux des témoins d'une orthodoxie vivant dans un type de société qui n'est pas le leur, d'une orthodoxie habituée depuis longtemps au dialogue et à la collaboration avec les autres chrétiens, s'habituant aussi, peu à peu au dialogue avec la modernité.

### **Vivre notre foi chrétienne en toute liberté**

Et puis, nous avons une grande chance ici de vivre sans aucune contrainte, sans aucune pression, qu'elle soit politique, qu'elle soit économique, qu'elle soit sociale, parce que nous sommes une micro-minorité, nous avons peu de moyens, nous ne représentons rien sur l'échiquier politique ou social, nous ne sommes pas une force de pression pouvant agir sur l'opinion... Nous sommes entièrement libres, nous avons réellement la possibilité — et nous avons toujours eu la possibilité — de vivre notre foi chrétienne en toute liberté. Pour les gens venant des pays de l'Est — ils nous le disent chaque fois que nous les rencontrons —, c'est une sorte de révélation.

Il faut rappeler également que Paris a été au 20<sup>e</sup> siècle le berceau d'un renouveau théologique, grâce aux différentes émigrations qui sont venues — de Russie principalement, mais aussi de Grèce, du patriarcat d'Antioche... Et je dirais que ce renouveau théologique aujourd'hui, d'une manière ou d'une autre, avec une réception qui peut varier selon les cas, nourrit tout de même, ne fût-ce que partiellement, les pays de tradition orthodoxe qui sortent, en particulier en Europe de l'Est, d'une période d'oppression que nous avons souvent du mal à nous imaginer.

— Le 10<sup>e</sup> congrès avait pour thème "Le christianisme ne fait que commencer". Pourquoi ce thème ? Était-il lié à l'entrée dans le 21<sup>e</sup> siècle ou au nouveau millénaire ?

— Le thème que nous avons retenu pour ce congrès, "Le christianisme ne fait que commencer", est une phrase du père Alexandre Men, prêtre russe qui est mort assassiné en 1990. C'était d'ailleurs le thème de la dernière conférence qu'il avait faite la veille de sa mort... C'est vrai, nous allons bientôt changer de siècle. Même si ce changement, en soi, dans l'absolu, ne veut strictement rien dire, cela pouvait être néanmoins une occasion, une opportunité de marquer un temps d'arrêt, de réfléchir d'une part sur notre passé, et plus particulièrement sur le vingtième siècle, où l'Église orthodoxe en tous cas a connu des bouleversements sans précédent et de profondes mutations ; et d'un autre côté, se projeter vers l'avenir, d'une façon constructive et responsable.

### **La tension entre la souffrance et le renouveau**

Il fallait réfléchir sur notre passé. Le 20<sup>e</sup> siècle a été pour l'Église orthodoxe un siècle de souffrances terribles, un siècle de martyre, un siècle où l'Église a eu à faire face à un totalitarisme proprement inhumain. Mais ce fut en même temps un siècle de renouveau, de création, un siècle ayant connu un souffle de liberté qui s'est manifesté dans la théologie, à travers un renouveau de la spiritualité — la découverte par exemple, de la prière du cœur par de nombreux laïcs, la redécouverte de la dimension ecclésiale de la vie quotidienne, du sens eucharistique de la liturgie dominicale —, et aussi par un début de renouveau de la création liturgique.

Je crois que cette tension entre la souffrance et le renouveau est quelque chose de tout à fait remarquable. Nous, aujourd'hui, dans notre démarche de construction de

l'avenir, nous ne pouvons pas faire abstraction du passé, et ce voyage dans la mémoire de l'Eglise est une descente qui est souvent douloureuse, mais en même temps la conscience chrétienne émerge de cette descente, et finalement nous nous retrouvons face à l'unique nécessaire, face à la réalité fondamentale qui est la vérité du Christ. L'analyse du passé est souvent difficile à faire, elle est souvent très discutable, mais lorsqu'on la fait en toute conscience, finalement la vérité devient évidence, et il n'y a que la vérité qui peut nous aider à construire l'avenir.

### **L'essentiel ne peut être que la vérité du Christ**

"Le christianisme ne fait que commencer" : il y a une certaine part de provocation dans cette phrase, mais il y a aussi une profonde vérité. Au fond, on pourrait prendre l'image de notre baptême : chaque chrétien est appelé à renouveler ce sacrement tous les jours, à faire tous les jours une immersion en Christ, dans la mort du Christ, pour renaître de nouveau en lui. Et l'Eglise elle-même, dans son ensemble, est appelée elle aussi à cette démarche, dans la mesure où elle vit beaucoup de contradictions, beaucoup de tensions, de tentations, — en particulier celle d'un nationalisme, d'un conservatisme, ou d'un modernisme dans certains cas. Ces tentations viennent d'une analyse du passé souvent réductrice. On finit par confondre la vraie Tradition qui est issue du passé, — avec un T majuscule —, Tradition vivifiante, nourrie, portée par l'Esprit, avec de petites traditions, plutôt faites pour servir l'homme que pour servir réellement l'Eglise du Christ.

Il faut savoir s'arrêter et revenir à l'essentiel qui, encore une fois, ne peut être que la vérité du Christ. Dans notre nudité nous sommes face à lui et nous sommes appelés à être authentiques. Je crois que tous ceux qui dans l'Eglise sont responsables — et c'est tout le monde qui est responsable dans l'Eglise : ce sont, bien entendu, nos évêques, ce sont nos prêtres mais c'est aussi le peuple de Dieu —, l'Eglise dans sa conciliarité doit faire l'effort d'accepter ce qu'elle est en tant qu'institution humaine, de regarder la vérité du Christ en face et de s'efforcer de vivre pleinement en Esprit en cette vérité du Christ.

### **Il ne nous est pas permis de fuir la responsabilité que Dieu nous a confiée**

— Si l'on vous demandait, père Alexis, quel peut être le sens de la vie pour un chrétien qui vit en Occident aujourd'hui, et quel peut être son engagement, en tant que chrétien, dans la société, que répondriez-vous ?

— C'est une question qui est, je dirais, classique, simple mais aussi très difficile. Je crois tout d'abord que la force des chrétiens dans la cité — et cela de tout temps —, c'est d'avoir été complètement immergés dans la cité. Rappelons-nous l'Epître à Diognète, ce texte de la fin du 2<sup>e</sup> siècle, si actuel pour nous aujourd'hui : nous sommes des gens comme les autres, nous nous habillons comme les autres, nous vivons comme les autres ; simplement nous sommes détenteurs de cette vérité dont nous avons déjà parlé tout à l'heure, nous sommes engagés, il ne faut pas avoir peur de le dire, sur cette voie qui mène au salut du monde. C'est une responsabilité que "Dieu [nous] a confiée" et "cette responsabilité est si importante, dit l'Epître à Diognète, qu'il ne [nous] est pas permis de désertier ! "

Un deuxième point. La relation de l'Eglise avec le monde a toujours été conflictuelle, et il ne peut en être autrement puisque l'Eglise est "dans le monde", mais elle n'est "pas de ce monde" et elle vit "pour le salut du monde". Dès l'époque constantinienne, les tensions, mais aussi les compromissions — liées au pouvoir, à l'économie, à la reconnaissance dans la société ont fait que la relation avec le monde a été faussée. Et aujourd'hui, on retrouve les mêmes tensions. Il n'en reste pas moins que nous sommes dans des sociétés qui sont souvent à dominante athée, bien que nous soyons

dans des pays de tradition chrétienne, et que chacun à sa place, nous sommes appelés à témoigner, et tout d'abord par notre vie. Le monde ne sait pas qu'il a à être "sauvé". Et ce n'est pas nous, bien sûr, qui sauvons le monde, c'est Dieu. Et le monde a déjà été sauvé, il est sauvé par la Croix du Christ, il est appelé à mourir à lui-même et à ressusciter — en Christ qui est "la voie, la vérité et la vie". Quant à nous, nous ne sommes que des "serviteurs non indispensables", mais responsables.

### **Vivre de l'unique nécessaire**

Les tentations existent. Et nous devons lutter en restant simples, en cultivant en nous un esprit de communion, capables de ne pas rejeter l'autre, mais en essayant par notre exemple de lui montrer ce qu'est le vrai chemin, ce qu'est la vérité... et l'amour ; de lui montrer qui est Vérité et Amour.

C'est vrai que les tensions sont fortes. Je pense tout particulièrement aux jeunes, qui rencontrent de grandes difficultés dans l'affirmation de leur christianisme, dans l'intégration de leur christianisme. Cela demande un accompagnement, sans doute. Cela demande certainement, je dirais, une "transparence" à l'Évangile, et aussi prière et réflexion. Mais une fois de plus, si l'on revient sur notre passé, sur ce siècle finissant, nous avons beaucoup d'exemples de personnes qui, à travers les souffrances, à travers différentes tentations, à travers l'incompréhension voire l'hostilité déclarée, ont su dépasser les contingences et vivre — et témoigner — de l'unique nécessaire, vivre en Christ, par la force et la joie que donne le Saint-Esprit, devenir, je dirais, "des vivants — jusqu'à l'évidence". Et je crois que chacun à sa place, dans son école, dans son université, à son travail, peut vivre cela. Je dis bien : vivre, au plus profond de lui-même et au cœur de toutes les sociétés aussi sécularisées qu'elles soient.

### **Une pastorale adaptée au monde contemporain**

— Y aurait-il des thèmes ou des questions, développés au congrès, que vous souhaiteriez encore mettre plus particulièrement en valeur ?

— Très certainement. Il y a bien sûr, les quatre conférences faites en plénière. Les textes en ont été publiés dans le SOP (n°243 et Suppléments 243.A, 243.B, 243.C) et dans Contacts (n°189). On peut aussi les écouter : les enregistrements sont disponibles au service Sonothèque de la Fraternité (voir page 30). Mais le congrès ne se réduit pas à un ensemble de conférences que l'on écouterait passivement, quitte à poser ensuite quelques questions aux orateurs. Autour des conférences il y a aussi des tables rondes, il y a des ateliers, voire des groupes informels, sur les thèmes les plus variés : économie et vie spirituelle, prière et vie quotidienne, solidarité dans la société, Église et modernité, hommes et femmes dans l'Église, et bien d'autres thèmes... Chacun vient au congrès avec ses interrogations, et les participants peuvent questionner, apporter eux-mêmes des éléments de réponse, dialoguer et réfléchir sur tout ce qui fait notre quotidien.

Entre autres, ce congrès a permis de réfléchir à trois thèmes qui nous préoccupent particulièrement. C'est d'abord l'orthodoxie et l'oecuménisme. Vous connaissez les tensions qui apparaissent aujourd'hui dans le monde orthodoxe en ce qui concerne l'oecuménisme. Nous avons donc invité un intervenant catholique (voir son témoignage dans SOP n° 245, p. 32-34) et une intervenante protestante à venir nous dire en quoi la présence orthodoxe est importante dans le mouvement oecuménique, comment celui-ci se nourrit de cette présence et, je dirais, nous faire découvrir notre responsabilité, et aussi ce que nous-mêmes avons reçu et continuons de recevoir de tous les autres chrétiens. Le drame de la division des chrétiens et surtout de sa banalisation ne peut pas ne pas être au cœur de nos préoccupations.

Un deuxième thème, qui, personnellement, me tient beaucoup à cœur : une pastorale adaptée au monde contemporain, la manière dont on peut aujourd'hui vivre en communauté paroissiale... C'était une occasion d'y réfléchir ensemble, prêtres et laïcs, venus souvent d'horizons très différents. Il y avait là notamment des parents préoccupés par la formation chrétienne, "l'ecclésialisation" de leurs enfants, et il était important qu'ils puissent avoir des éléments de réponse et qu'ils puissent partager.

Enfin, un troisième thème, celui de l'Église, communauté eucharistique : avoir le sens de l'universalité de l'Église, vécue dans la diversité, dans toutes les diversités possibles se rencontrant et se fécondant mutuellement dans l'unité de foi ; dans une civilisation de la solitude et de l'individualisme, savoir de tout notre être que "la réalité vraie" c'est celle de la communion liturgique des personnes, où nous sommes tous "membres les uns des autres" et "membres du Christ".

A ce propos, je voudrais aussi souligner le caractère proprement ecclésial de ces congrès eux-mêmes qui se réunissent autour de nos évêques et sous leur présidence. "L'Église est dans l'évêque, et l'évêque est dans l'Église, dit saint Ignace d'Antioche. Les évêques sont là, immergés dans le peuple de Dieu. "Faut-il réserver une table ou un salon particulier pour vos évêques ? ", nous ont demandé les personnes chez qui nous avons loué les locaux pour ce congrès. Non, bien sûr, leur ai-je répondu, les évêques sont là pour être avec leur peuple". Je ne dirais pas que c'est une occasion unique, parce que, heureusement, nos évêques sont des pasteurs, ils vont dans les paroisses, ils connaissent les gens. Mais c'est là tout de même l'occasion pour les participants de vivre à leur contact pendant trois jours, en toute simplicité, de pouvoir s'entretenir avec eux. Et tout culmine, bien sûr, à la liturgie eucharistique : "L'Église fait l'eucharistie, et l'eucharistie fait l'Église".

### **Cœuvrer au développement d'une conscience ecclésiale**

— Pourrions-nous maintenant esquisser un bilan du congrès ?

— Pour ma part, je soulignerais en premier lieu la qualité de la réflexion qui a été menée tant dans le cadre des conférences plénières qu'au cours des ateliers ou des tables rondes et qui, je l'espère, permettra à chacun, une fois retourné dans sa communauté de mieux appréhender le quotidien et d'œuvrer au développement d'une conscience ecclésiale.

Si certaines tensions ont pu surgir à tel ou tel moment du congrès, en particulier sur notre capacité à organiser aujourd'hui un avenir pour l'Église, il faut, je crois, les relativiser. Relativiser ne veut pas dire minorer. Nous n'avons pas le droit aux divisions ou aux ruptures. Nous avons à "porter les fardeaux les uns des autres", nous "supporter les uns les autres", dans un débat constructif. Ce qui demande à chacun de nous humilité, renoncement, acceptation et accueil de l'autre avec toutes ses différences. Et, avant tout, un esprit de service et non une volonté de pouvoir ou de conservation d'un pseudo-pouvoir.

L'autre aspect que je souhaite souligner est la qualité de la prière commune, la beauté des célébrations, l'authenticité des rencontres. Ce sont là les points qui viennent en premier dans la plupart des réactions des participants, reçues depuis au secrétariat de la Fraternité. Nos congrès sont d'abord une véritable fête. Comme à tous les congrès précédents, on peut le dire, nous avons vécu à Paray-le-Monial une expérience intense et merveilleuse de véritable communauté ecclésiale, qui a sans doute marqué chacun de nous au plus profond de lui-même.

### **Le besoin de la formation est patent, les initiatives nombreuses**

— Et maintenant ?

— D'abord, laisser décanter. Et puis, se mettre au travail ! Le congrès a suscité beaucoup d'espoirs — il ne faut pas les décevoir. L'Église est un lieu où toute personne doit pouvoir se trouver chez elle, accueillie comme elle est. C'est le Christ qui accueille, et nous sommes les membres de son corps. L'Église est le seul lieu sur cette terre où toute personne est accueillie comme elle est — pour devenir elle-même, pour "pouvoir trouver dans ce monde, selon le plan de Dieu, l'accomplissement de sa vie", comme le dit une prière que l'on récite à la liturgie dans l'une de nos paroisses parisiennes. Et si l'Église est ce lieu, il faut que toutes nos paroisses, toutes nos communautés ecclésiales, nos monastères, nos familles le deviennent.

Le besoin de formation est patent, sous tous ses aspects : catéchèse des tout-petits, des jeunes et des moins jeunes, formation théologique, initiation au silence aussi et à la permanence de la prière, au milieu de la vie que nous menons et du vacarme de paroles qui nous entoure.

Et les initiatives, Dieu merci, sont nombreuses, montrant qu'il existe un réel dynamisme dans l'orthodoxie en Occident ! Qui aurait pu prévoir, il y a encore peu, qu'il y aurait un Institut de théologie orthodoxe à l'université de Munich et un autre à Cambridge ? Ou encore l'extension que connaît actuellement la FTC parisienne, dont nous avons déjà parlé et qui, après avoir ouvert des antennes en Belgique et en Espagne, est en train d'en ouvrir une au Liban ! La germination de plusieurs communautés monastiques, ou bien tout ce que fait Syndesmos, ou bien les débuts prometteurs de Nepsis, le nouveau mouvement de jeunesse dans le diocèse roumain...

S'il y a, il est vrai, un certain nombre de "vieilles" paroisses qui s'éteignent, d'autres par contre connaissent une renaissance avec l'arrivée de nouveaux migrants, ce qui n'était pas prévisible non plus. Aujourd'hui, à la cathédrale orthodoxe de Londres, à côté d'une catéchèse en anglais et en russe, on fait aussi le catéchisme en géorgien ; et la dernière paroisse à avoir été créée en région parisienne, à la fin de l'année dernière, est une paroisse où l'on parle turc et on célèbre en arabe (SOP 243.15). Tout cela à côté de paroisses, de moins en moins rares, où, tout naturellement, on prie dans la langue locale — en français, en anglais, en allemand, en néerlandais, en catalan...

### **Mettre notre diversité au service de notre unité**

Le chantier est énorme, disons-le. Pour mener à bien toutes les tâches qui nous attendent, nous devons mettre toutes nos forces en commun, nous devons mettre notre diversité au service de notre unité. En France, en particulier, depuis que le Comité inter-épiscopal s'est transformé en Assemblée des évêques orthodoxes de France, je crois qu'il est de notre devoir de soutenir la mise en route de cette Assemblée et d'aider nos évêques dans cette tâche difficile qu'est l'affermissement d'une Église locale.

Le travail que nous avons à faire tous ensemble exige de ceux qui s'y engagent non seulement enracinement dans la prière et approfondissement spirituel, mais aussi un style de vie qui permette d'éviter la tentation du découragement et de faire l'expérience de l'amitié et de la confiance.